



Petit Courrier des Dames  
Rue Meslée N<sup>o</sup> 25.

1. Turban de crêpe lisse fond en satin rubans et gland d'or. 2. Chapeau de velours 3. Bonnet de tulle garnie de blonde et de fleurs.





*Petit Courrier des Dames*

*Rue Meslée N<sup>o</sup> 25.*

*Turban à la Peruvienne, de l'invention de M. Nardin boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 5.  
Robe de velours garnie de crevés en satin formant feuillages et disposés en croisettes.*



PETIT  
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36  
50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,  
AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67;  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,  
Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,  
Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,  
Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

Peut-on cesser d'aimer ce qu'on aime beaucoup? Je le demande à toutes celles qui ont eu la faiblesse d'aimer, et le courage de vouloir oublier : est-il possible d'étouffer entièrement un sentiment qui fit vos délices?... Et qui n'a point senti le besoin irrésistible de revoir l'objet qui vous charma, et de chercher à ressaisir, dans son regard, dans son accent, un des prestiges qui vous séduisirent tant?





Comme l'amour, hélas ! l'amitié possède aussi ses dépit, ses inconstances, ses retours. J'aimais Clémentine, je l'aimais si vivement que ma tendresse jalouse ne put supporter le spectacle de ses premières amours. Je remarquais douloureusement qu'un sentiment pouvait enlever tout à l'autre ; et, sentant ne plus être seule utile au bonheur de mon amie, je lui fis mes derniers adieux, et m'éloignai d'elle peu de jours après son mariage avec le capitaine Arthur.

Je restai long-tems séparée de Clémentine, sans que nul souvenir de sa part vint me consoler de son absence. Mes lettres mêmes restèrent sans réponses, mes informations sans succès. Insensiblement nous ne fûmes plus dans le monde que comme deux étrangères, dont un vague souvenir rappelait de tems en tems l'existence.

Quelques années après, je revins à Paris. Je passai dans la rue du Helder : c'était là que j'avais quitté Clémentine. Je ne l'aimais plus, je ne voulais plus l'aimer, et cependant mes regards se portèrent sur les croisées de son habitation. Je reconnus le joli laurier que nous avions cultivé ensemble. Ce laurier existait encore ! c'était peut-être l'unique souvenir que l'amour n'eût pas enlevé à l'amitié ! Il me rappela mes plus jeunes années et mes plus doux plaisirs. De combien de naïves confidences, de séduisants projets, ne fut-il pas témoin ! que de fois, avec Clémentine, nous avions élagué ses branches et arrosé sa tige ! Quelques jours même avant notre séparation, nous l'avions dépouillé de ses fleurs pour en former deux guirlandes pareilles. Hélas ! elles nous servirent de parure à la dernière fête où l'on nous vit ensemble ! Cette fois encore, nous nous étions promis de nous aimer toujours..... Ce souvenir m'attendrit ; je pensai que tant d'affection n'avait pu s'éteindre entièrement. Je me flattai pouvoir retrouver l'amie de ma jeunesse, et mon imagination agitée conçut de suite le projet de préparer une épreuve pour connaître enfin le cœur de Clémentine.

Informée des démarches de M<sup>me</sup> Arthur, j'appris qu'elle devait se rendre, ces jours derniers, au bal de la duchesse de \*\*\* ; j'obtins facilement une invitation pour la même fête, et je fis indirectement offrir à Clémentine une guirlande de laurier-rose, ayant le soin de m'en réserver une exactement



semblable. Certain de l'analogie qui existerait dans nos coiffures, je me rendis une des premières chez la duchesse de \*\*\*. J'y vis arriver une société brillante; M<sup>me</sup> Arthur parut bientôt; sa guirlande de laurier-rose, et bien plus les battemens de mon cœur, me la firent reconnaître, aussi belle qu'au moment où nous nous séparâmes; je la retrouvai plus séduisante et plus gracieuse encore. A peine eut-elle fixé sa place, qu'une foule de courtisans vint l'environner. Assise derrière elle, j'entendais les adulations dont on l'enivrait; j'entendis de jeunes élégans ridiculiser les plus purs sentimens, protester contre la sympathie de l'amitié. . . . « Ah! Clémentine, interrompis-je alors, en m'approchant d'elle, cette sympathie » n'existait-elle pas encore le jour où nous portions, comme » dans cet instant, une branche de laurier! » M<sup>me</sup> Arthur me » reconnaît, jette un cri de surprise, m'entraîne vers un coin » isolé, et là me comble des protestations les plus tendres. » Eh! oui, me répétait-elle, je reconnais ta guirlande, et » je reconnais ton cœur. Viens, ne restons plus ici; craignons de voir dissiper le moment délicieux qui nous rend à » nos premiers bonheurs. Viens ensemble, nous consacrerons » à l'amitié ces couronnes, symbole éternel de notre sincère » reconnaissance. . . . — Clémentine, interrompis-je alors, » que d'enthousiasme je retrouve encore dans ta tête! Plus » paisible que toi, je sais aujourd'hui faire la part des illusions et celle du sentiment. Jouis, dans cet instant, de tous » les prestiges brillans qui t'environnent; bientôt tu t'apercevras qu'il n'est qu'un moment pour le plaisir comme pour » l'amour; et ton cœur alors, se rapprochant du mien, sentira que l'amitié seule peut offrir des bonheurs qui durent » autant que la vie. . . » Le signal de la danse, et bien plus une foule empressée de réclamer leurs engagemens, vinrent convaincre Clémentine de la justesse de mes raisonnemens, et la persuadèrent d'attendre la fin du bal pour se réunir à moi. Bientôt je la vis s'éloigner avec un jeune homme aux cheveux cendrés, au regard sentimental; et, mon cœur laissant échapper un léger soupir, je ne pus m'empêcher de redire en cet instant: « Ah! Clémentine! tu es encore trop jeune » pour l'amitié! »

Plusieurs dames dansent en robe de crêpe noir : Quelques-unes sont semées de jais ; d'autres ont vers le bas une légère broderie en acier bronzé.

On a particulièrement remarqué , aux Bouffes , la toilette de deux dames : seulement parce que l'une portait un chapeau rose , et la seconde une robe blanche ; . . . c'est dire que le noir est toujours le seul costume adopté par les élégantes.

Si nous ne pouvons encore rien annoncer de nouveau en étoffes , nous pouvons du moins citer deux nouveaux genres de pélerines , qui nous ont paru très-distingués : nous voulons parler des pélerines en marabout , et de celles à la *Régulus* , dont nous donnerons incessamment les modèles.

Les turbans en gaze , les berrets en velours , sont plus que jamais en vogue. Sur les toques , on place deux aigrettes , dont l'une est posée près de l'oreille ; et vient tomber sur le cou.

Les chapeaux en velours noir ou en satin ont remplacé ceux en gros de Naples ; leur passe est toujours évasée : on les garnit seulement de gros nœuds en étoffe pareille au chapeau.

#### SUITE DES VISITES.

Avant de repasser les ponts , montons chez M<sup>me</sup> O. . . . Je désire et je crains , tout à la fois , de la trouver chez elle. C'est donc là , au cinquième , dans un réduit obscur , à peine assez grand pour contenir un lit , un fauteuil , une table , que demeure la veuve d'un général ! De grandes infortunes l'ont réduite à toutes les conditions du malheur. Elle a été riche , elle est pauvre ; elle a été servie , elle ne l'est plus ; elle a été jeune , elle est âgée et déjà presque aveugle. Une fille charmante , objet de son amour , la consolait , la soutenait ; une fausse nouvelle , imprudemment annoncée , la lui a ravie à la fleur de l'âge. Aujourd'hui , des portraits chéris sont devenus sa seule compagnie , dans une solitude où de tristes souvenirs , des comparaisons , la douleur , des priva-



tions de toute espèce, l'assiégent sans cesse. Séparée de tout ce qu'elle aimait, ah ! combien M<sup>me</sup> O. . . . . est à plaindre, et que son avenir est effrayant ! Elle nous reçut avec cette satisfaction qui vient du sentiment de n'être pas oubliée, et de l'embarras de n'être plus à sa place. Les diverses émotions de son ame ont toutes passé dans la mienne. Pourquoi, encore une fois, n'étais-je pas riche ? pourquoi la Providence accable-t-elle les uns de biens jusqu'à les en fatiguer, et refuse-t-elle tout aux autres ? J'affligerais trop le cœur de mes lecteurs, si je leur faisais part des réflexions, des regrets que nous suggéra, à ma fille et à moi, le spectacle affligeant de la noble et courageuse misère de M<sup>me</sup> O. . . . . Les riches, fatigués, rassasiés de ce qu'on appelle les plaisirs de ce monde, ne connaissent point le seul dont la source ne tarit jamais, dont la jouissance se renouvelle sans cesse, et porte dans l'ame ce contentement qui naît des bonnes actions. On ne saurait trop leur répéter : Faites du bien pour vous délasser des illusions et des vains prestiges, faites du bien pour aimer à vivre, faites du bien pour avoir le véritable intérêt de votre argent, faites du bien enfin, pour être heureux. Essayez seulement, et vous y prendrez goût.

# LE SUISSE AU RÉGIMENT.

## COUPLETS INÉDITS.

QUE mon sort est funeste !

Adieu, mes bons amis :

Au régiment je reste ;

Vous allez au pays.

Ah ! j'en perdrai la vie

Par la douleur que j'ai :

Seul de la compagnie,

Je n'ai pas mon congé.

Ils vont revoir leur mère....

Et la mienne, auprès d'eux,

Va courir la première,

En me cherchant des yeux !

Jenny, toi que j'adore,

Feras-tu comme moi ?

Sais-tu chérir encore

Ceux qui sont loin de toi ?

Suisse, qui m'as vu naître  
Et qui vendis ma foi,  
Je vais mourir peut-être.....  
Et pour d'autres que toi !

Pour calmer ma souffrance,  
Dites à mes amis  
Que, si je suis en France,  
Mon cœur est au pays.

Que mon sort est funeste !  
Adieu, mes bons amis :  
Au régiment je reste ;  
Vous allez au pays (1).

M. EUGÈNE SCRIBE.

### PETITE REVUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON. — *Apollon II*, vaudeville en un acte, de MM. Ferdinand Langlé et Romieu. Apollon I est malade dans l'Olympe, et les Muses sont endormies : *Apollon II* profite de cette occasion pour se faire un Parnasse indépendant de celui de son père, vient à Paris pour recruter ses neuf Muses nouvelles, et descend chez *Comus*, qui s'est fait confiseur pour la nouvelle année. Le fils du blond *Phébus*, vêtu en habit à la française et en pantalon à la cosaque, reçoit d'abord un journaliste qui s'offre comme historien (les gazettes, il est vrai, contiennent plus d'une histoire). Huit hommes de lettres arrangeurs, associés pour composer un vaudeville, et qui sont loin d'avoir de l'esprit comme quatre, paraissent ensuite ; ils sont suivis d'Oreste et de Célémène, ou, pour mieux dire, Talma et M<sup>lle</sup> Mars, qui veulent jouer l'un la comédie et l'autre la tragédie. Un ours arrive ensuite, et vient du théâtre des Variétés : c'est l'acteur *Odry*, auteur des *Messéniennes*, qui veut remplacer *Calliope*, et, sa tête à la main (sa tête d'ours), demande son salaire. Enfin paraît il signor *Pasticcio*, couvert d'un habit blanc sur lequel on lit les noms des compositeurs dont il a castil-blazé les ouvrages.

(1) Ces couplets vont bientôt paraître embellis de la musique de M. Plantade.



*Apollon II* est sur le point d'enrôler tous ces génies de pacotille, lorsque le tonnerre gronde, et Iris arrive sur la scène, où on pourrait dire plutôt qu'elle tombe des nues. Cette messagère des dieux annonce que l'apparition de *l'École des Vieillards*, de *Fiesque* et de quelques autres ouvrages modernes ont réveillé les Muses et rendent la santé à Apollon I, en lui rendant l'espoir de voir son culte célébré dignement encore en France. Cette bluette, qui se distingue surtout par de l'esprit et de la malice, est terminée par un vaudeville dans lequel se trouve un compliment sucré adressé au public. Le public, qui se laisse toujours prendre par de semblables douceurs, s'est bien gardé de tenir la dragée haute aux acteurs, et leur a donné des bravos pour éternelles.

THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. — *Milon de Crotone*, pantomime en deux actes. Milon est amoureux de la princesse Briséis, et il a pour rival le prince Agénor. Briséis donne la préférence à Milon, véritable Hercule, qui portait, comme on sait, un taureau sur ses épaules, le tuait d'un coup de poing et le mangeait entièrement à son dîner. Le prince dédaigné réunit ses amis, et leur fait jurer de combattre le *Crotoniate*, dans les jeux qui doivent se célébrer avant le mariage, et où la main de la princesse doit devenir le prix du vainqueur. Milon terrasse tous ceux qui se présentent, et va obtenir la main de celle qu'il aime, lorsqu'arrive l'athlète de Béotie. Une nouvelle lutte s'engage, et Milon succombe sous les coups de son rival. Furieux d'être vaincu, Milon, comme Roland, court çà et là, renverse les rochers, brise les arbres, et périt écrasé par un arbre qu'il a divisé, et qui l'étouffe en se refermant.

Cette pantomime, faite pour donner aux Alcides français l'occasion de déployer leur force et leur adresse, a obtenu un succès complet; elle est de M. Frédéric Blache.

C. de M.

#### ANNONCES.

M. Charles Benard vient d'ouvrir, boulevard des Italiens, bâtiment du passage de l'Opéra, escalier L, n° 2, une Exposition de Canevases dessinés et coloriés, propres à faire la tapisserie, et au moyen desquels les personnes les moins habituées à ce travail, feront facilement les



plus jolis tableaux de fleurs, de fruits, d'animaux, etc. Nous entrerons plus tard dans quelques détails sur cet établissement, consacré uniquement aux dames. En attendant, nous engageons fortement nos lectrices à aller visiter cette exposition, d'un genre tout-à-fait nouveau.

Les merveilles de la fontaine de Jouvence se renouvellent réellement de nos jours. Par l'effet des nombreux cosmétiques qu'inventent sans cesse nos parfumeurs, les rides ne viendront plus flétrir un beau visage, et, grâce à la Pommade végétale et indigène de M. Tohogne, on ne doit plus craindre de voir blanchir ses sourcils, ses cheveux, ni même la fière moustache qui dérobe quelquefois l'honorable cicatrice d'un vieux guerrier. Jaloux de perfectionner son invention, M. Tohogne vient de lui donner un parfum qui la rend aussi agréable à l'odorat qu'elle est efficace à la préservation des cheveux.

*Le Dimanche, petit Journal littéraire et récréatif.* Ce Journal continue à mériter la faveur qu'on lui a accordée dès son apparition; et les abonnemens qu'ont fait prendre MADAME, duchesse de Berry, S. M. la reine de Bavière, S. A. R. Monseigneur le duc de Chartres, et autres princes, princesses et personnages distingués, sont une preuve suffisante en faveur de sa rédaction. Ne suffit-il pas de nommer madame la comtesse de Genlis, et madame la comtesse de Bradi, pour donner l'assurance que tous les collaborateurs sont dignes de recommandation.

Depuis le 2 janvier, ce Journal paraît chaque dimanche matin, par cahier de vingt-quatre pages, qui, réunis, formeront un volume tous les trois mois, ou quatre volumes par an. Une jolie lithographie ornera un Numéro de chaque mois. La couverture des cahiers sera en joli papier et imprimée. On s'abonne, pour 25 fr. par an, et 15 fr. pour six mois, franc de port, au bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, n° 30, et chez MM. les directeurs des postes des départemens et de l'étranger.

#### ERRATA.

Page 283, dernière ligne, *ramène leur parure*, lisez ramène leur pensée.

Page 284, dixième ligne, *palatine forme échanquée*, lisez forme écharpe.

Page 285, ligne 22, *mots effrayans*, lisez mot effrayant.

*A ce Numéro est jointe la Planche 271.*

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.